

**L'AUTORITÉ, 21 janvier 1892.**

Enfin, nous l'avons entendue cette fameuse *Chevalerie rustique* [*Cavalleria rusticana*], dont on a tant parlé; et franchement, nous nous demandons comment l'Europe entière a pu se délecter à l'audition de cette œuvre. Elle ne vaut certainement pas la réclame que l'on a faite autour d'elle.

Ne contenant ni les qualités de la musique italienne ancienne ni les beautés de la musique moderne, elle paraît renfermer au contraire tous leurs défauts.

C'est de la musiquette sur un sujet très dramatique; car l'idée n'est pas mauvaise, et pouvait très bien donner matière à une scène lyrique des plus émouvantes.

Une traduction en prose de M. Paul Solanges faite en 1888 pour le Théâtre libre, nous avait déjà mis au courant de l'intrigue; il paraît même que dans le principe c'était un drame pur et simple et que M. Mascagni n'en a écrit la musique que plus tard.

Malgré l'originalité du sujet, le drame traduit par M. Paul Solanges n'eut qu'un médiocre succès, et il est à craindre qu'il n'en soit de même de l'œuvre musicale.

Voyons le livret, avant d'aborder la partition.

La scène se passe dans un village d'Italie parmi les paysans.

Un décor unique encadre un acte unique. Nous sommes sur une place. A gauche, une hôtellerie; à droite, la porte de l'église. C'est le jour de Pâques, et la foule des habitants se rend aux saints offices.

Pour vous mettre au courant de la situation, je laisserai parler Santuzza, la fiancée de Turridu [Turiddu], le fils de l'aubergiste Lucia.

SANTUZZA, à Lucia.

Vous le savez, ma mère, avant d'être soldat,  
Turridu [Turiddu] fit à Lola serment d'amours éternelles;  
Tous deux avaient juré d'être fidèles.  
A son retour, elle était mariée. Alors, d'un autre amour.  
Il pensa que la flamme  
Pourrait guérir son âme...  
Il m'aima... Je l'aimai... Je l'aime!...  
Mais elle, prise de jalousie,  
N'écoutant que sa rage, et bravant son époux  
Elle fait la coquette et me l'enlève!...  
Pour moi tout est misère à cette heure  
Lola, Turridu [Turiddu] s'aiment, et moi, je pleure!... Je pleure!...

Voilà qui vous renseigne.

**L'AUTORITÉ, 21 janvier 1892.**

Santuzza implore Turridu [Turiddu] et le supplie de ne pas l'abandonner; elle prie, elle menace, rien n'y fait, Turridu [Turiddu] la repousse et court dans l'église sur la trace de Lola.

Santuzza rencontrant justement le mari de Lola, le charretier Alfio, lui dévoile la perfidie de son épouse et nomme son complice.

Au sortir de la messe a lieu, entre les deux hommes, une explication, à la suite de laquelle ils s'embrassent: il paraît que cela veut dire qu'on ne peut pas se souffrir.

Turridu [Turiddu] s'accuse d'avoir tous les torts, et prévient Alfio qu'il se laisserait tuer comme un chien s'il ne songeait à Santuzza, qui sera sans appui, s'il vient à mourir. Aussi est-il décidé à se défendre.

*ALFIO répond*

Compère, faites comme il vous *plaira*...  
Moi, je vais vous attendre *là-bas*!...

Alors, a lieu entre Turridu [Turiddu] et sa mère Lucia, une scène très touchante en laquelle, après lui avoir demandé sa bénédiction, comme le jour où il fut soldat, il lui recommande de servir de mère à Santuzza.

Il s'enfuit, laissant la pauvre femme terrifiée par ces paroles...

La foule accourt de tous côtés; au loin on entend une rumeur, puis des cris.

«On a tué le compère Turridu [Turiddu]!»

A ces mots, Santuzza et Lucia tombent inanimées sur le sol.

Dans la partition, nous trouvons d'abord, enclavée dans l'ouverture en *fa*, à 4 temps, une sicilienne en *la* bémol à 6-8, chantée derrière le rideau par Turridu [Turiddu].

O Lola, blanche fleur à peine éclore.

Le motif est joli et ferait un charmant morceau détaché à dire dans un salon.

L'orchestre reprend jusqu'au commencement de l'acte. On entend des cloches qui s'harmonisent avec la mélodie, puis le chœur, d'abord dans la coulisse alternant avec des violons en sourdine, vient en scène et chante sur un mouvement de mazurka.

Après un récitatif très faible entre Santuzza et Lucia, l'entrée d'Alfio donne lieu à un *allegretto* en *sol* d'une tournure fort gaie. On voit que cet homme ne se doute pas de ce qui lui arrive.

## L'AUTORITÉ, 21 janvier 1892.

La musique du chœur religieux est plus grave heureusement, quoique n'offrant aucun des caractères de la musique sacrée, à peine quelques passages d'orgue; pourtant, nous devons citer la fin de ce chœur ainsi que la prière de Santuzza.

Le récit que fait cette dernière, *Largo assai e sostenuto* à 2/4 en *sol* est d'un bel effet et fera encore un bon morceau à détacher.

La mélodie est simple d'abord, s'élargit, redevient plus douce puis se ranime sur le mot *je l'aimai* [*sic*] et enfin devient tout à fait passionnée avec une grande expression sur le *la* qui précède le *sol*, le *fa* dièse, et le *mi* de «*je l'aime.*» Le second couplet affecte à peu près la même forme quoique possédant un peu plus de fermeté dans le commencement, réservant cependant toute sa vigueur pour la phrase en *mi* naturel «Lola, Turridu [Turiddu] s'aiment.»

Dans le duo quelques passages sont bien, surtout après le refrain de Lola «ô marjolaine.»

Nous n'aurons guère à parler ensuite que d'un intermède en *fa* naturel *andante sostenuto* à 3/4 et de la chanson à boire de Turridu [Turiddu], dans laquelle nous avons retrouvé l'air connu «J'ai du bon tabac». Cependant, la scène entre Turridu [Turiddu] et Lucia offre quelque caractère.

En résumé, cette musique n'est nullement en rapport avec le sujet et ne justifie en rien la réputation de modernisme qu'on lui a faite.

Elle plaira peut-être à beaucoup, puisque plusieurs nations se sont agenouillées devant elle, et que, dernièrement, à Londres, elle a fait le bonheur du Théâtre Italien, mais qu'on ne nous dise pas qu'elle est supérieure à celle de Reyer, de Wagner, de Meyerbeer, de Verdi (un Italien cependant).

Mme Calvé a interprété le rôle de Santuzza avec un réel talent; sa voix est bonne, chaude et sympathique, son jeu très animé; nous sommes heureux de la revoir sur la scène de l'Opéra-Comique, et nous lui adressons tous nos compliments.

M. Gibert est au-dessous de l'insuffisance. M. Bouvet s'est montré excellent sans le personnage d'Alfio.

Citons Mmes Villefroy et Pierron.

La mise en scène est fort soignée, les décors d'une jolie couleur et les costumes d'un goût parfait, ce qui fait honneur à la direction.

---

**L'AUTORITÉ, 21 janvier 1892.**

**Théâtre d'Application.** – Premières représentations de: *Au Bois Sacré*, idylle en un acte en vers – *La Preuve*, pièce en un acte en prose. – *Les Fiançailles de Triboulet*, comédie en un acte en vers.

M. Pierre Barbier, fils du librettiste bien connu, nous avait invité, hier soir, à voir, au Théâtre d'Application, les trois pièces dont nous avons donné plus haut les titres.

Il est en général difficile, lorsqu'on est invité de porter un jugement sur les œuvres de la personne qui vous invite, aussi nous bornerons-nous à vous dire en quelques mots le sujet de ces trois pièces.

La première se passe entre bergers des temps anciens. Alexis et Palémon aiment tous deux Glycère; le premier est fat, le second timide; le premier chante son amour à qui veut l'entendre, le second ose à peine l'avouer à sa bien-aimée.

Glycère a bien vite fait son choix, et, pendant qu'Alexis lui débite des fadaises, elle pense à Palémon. Voilà pourquoi ce dernier la conduit au bois sacré, pendant qu'Alexis en haut d'un chêne, déniche des colombes pour celle qui l'abandonne.

Dans la deuxième pièce, un vieux marin a abandonné sa femme il y a seize ans, sur un simple soupçon, un fragment de lettre trouvé, et qu'il a cru être adressé à un amoureux, tandis que la jeune femme le destinait simplement à sa mère; le vieux marin ne s'aperçoit de son erreur que seize ans après, au retour d'un voyage au *long cours*.

*Les Fiançailles de Triboulet*, nous montrent comment le bouffon est aimé d'une bohémienne et comment il l'épouse à la fin de l'acte, c'est probablement de ce mariage que naîtra l'héroïne du *Roi s'amuse*.

Ces trois petites pièces ont été jouées avec talent par MM. Barré, Monteux, Damoy et surtout M. Duquesne, un nom prédestiné pour le rôle d'un marin, M. Duquesne a de la chaleur et du naturel.

Mlle Samuel s'est montrée suffisante dans le personnage de Glycère, Mme Marie Laure a eu de beaux accents sous les traits de Mme Martin, et Mlle Marguerite Kerven, une charmante ingénue, a traduit avec grâce, esprit et finesse, le rôle de Madeleine dans *la Preuve*.

Il nous reste à parler de la toute jolie Mlle Varly du Gymnase et nous la félicitons sur la manière simple et naïvement délicate dont elle a rendu la douce figure de Suzette.

*L'AUTORITÉ*, 21 janvier 1892.

Journal Title: L'AUTORITÉ  
Journal Subtitle: None  
Day of Week: Thursday  
Calendar Date: 21 JANVIER 1892  
Printed Date Correct: Yes  
Title of Article: PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS  
Subtitle of Article: **Opéra-Comique.** – *Chevalerie rustique* [Cavalleria rusticana], drame lyrique en un acte, de MM. Targioni-Tozzetti [Tozzetti] et G. Menasci. Traduction française de M. Paul Millet [Milliet], musique de M. Pierre [Pietro] Mascagni.  
Signature: VALÈRE  
Pseudonym: VALÈRE  
Author: Henri Presseq  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: None